

qui manifeste les parties minérales volatiles qu'elle renferme. Le plus magnifique coucher de soleil, une soirée divine, m'ont récréé au retour. Cependant j'ai pu sentir combien un prodigieux contraste est propre à troubler les sens. Le passage de l'effroyable au beau, du beau à l'effroyable, les annule tous deux et produit l'indifférence. Le Napolitain serait certainement un autre homme qu'il n'est, s'il ne se sentait pressé entre Dieu et Satan.

Naples, 22 mars 1787.

Si le caractère allemand, si mon désir, ne me portaient pas à l'étude et à l'action plus qu'à la jouissance, je devrais passer quelque temps encore dans cette école de la vie facile et joyeuse, et chercher à profiter davantage. Ce séjour serait délicieux, si l'on pouvait seulement un peu s'arranger. La position de la ville, la douceur du climat, ne peuvent être assez célébrées : mais c'est là à peu près tout le partage des étrangers.

Assurément, si l'on prend son temps, si l'on a du savoir-faire et de la fortune, on peut se former ici un bon et large établissement. C'est comme cela que M. Hamilton s'est fait ici une belle existence et qu'il en jouit au soir de sa vie. L'appartement qu'il s'est arrangé dans le goût anglais est délicieux, et la vue de la salle du coin est peut-être unique. A nos pieds, la mer ; en face, Capri ; à droite, le Pausilippe ; plus près, la promenade de Villareale ; à gauche un vieux bâtiment de jésuites ; plus loin, la côte de Sorrente jusqu'au cap Minerve. On trouverait difficilement en Europe quelque chose de pareil, du moins au centre d'une grande et populeuse cité. M. Hamilton est un homme d'un goût universel, et, après avoir parcouru tous les règnes de la création, il est arrivé à une belle femme, le chef-d'œuvre du grand artiste.

Et, après tout cela, après mille jouissances, les sirènes m'appellent sur l'autre bord, et, si le vent est bon, je partirai en même temps que cette lettre, elle pour le Nord, moi pour le Sud. L'esprit de l'homme est indomptable ; à moi surtout, il me faut le large. Actuellement mon objet doit être moins la persistance qu'une observation rapide. Que je saisisse seulement le bout du doigt, il me suffira d'écouter et de méditer pour m'assurer bientôt de la main tout entière.

Chose étrange, un ami me rappelle en ce temps *Wilhelm Meister* et m'en demande la continuation. Elle me serait impossible sous ce ciel, mais peut-être l'influence de ce climat se fera-t-elle sentir dans les derniers livres. Puisse mon existence acquérir pour cela le développement nécessaire, la tige grandir, les fleurs s'épanouir plus riches et plus belles ! Certes il vaudrait mieux ne pas retourner dans mon pays, si je ne devais pas y revenir un homme nouveau.

Nous avons vu aujourd'hui un tableau du Corrège qui est à vendre. Il n'est pas parfaitement conservé, mais le temps n'a pas effacé l'heureuse empreinte de la grâce. Cette toile représente la Vierge et l'enfant Jésus, au moment où il hésite entre le sein maternel et quelques poires que lui présente un petit ange. Ainsi donc c'est un sevrage du Christ. L'idée me semble d'une extrême délicatesse, la composition, animée, heureuse, et naturelle, l'exécution, charmante. Cela rappelle d'abord les fiançailles de sainte Catherine, et l'on y reconnaît, à n'en pas douter, la main du Corrège.

Naples, vendredi 23 mars 1787.

Mes rapports avec Kniep sont maintenant réglés et fixés d'une manière toute pratique. Nous avons été ensemble à Pæstum, où il s'est montré, comme dans l'aller et le retour, un dessinateur plein d'activité. Nous avons rapporté des esquisses magnifiques. Il prend goût à cette vie animée et laborieuse, qui réveille chez lui un talent qu'il se connaissait à peine. Ce travail exige de la décision, et c'est justement en cela que se montre sa pratique nette et précise. Il ne manque jamais d'entourer d'un carré rectangulaire le papier sur lequel il doit dessiner ; il trouve à tailler et retailler toujours les meilleurs crayons anglais presque autant de plaisir qu'à dessiner : aussi ses contours ne laissent-ils rien à désirer. Voici nos conventions : dès aujourd'hui nous vivons et nous voyageons ensemble, sans qu'il ait d'autre souci à prendre que de dessiner comme il a fait ces jours-ci. Toutes les esquisses m'appartiendront, mais, pour qu'il y trouve de quoi s'occuper après notre retour, il exécutera pour moi un nombre de sujets choisis, jusqu'à la concurrence d'une somme déterminée. Son habileté, l'importance des vues

à recueillir arrangeront tout le reste. Cette convention me cause une grande joie, et je puis maintenant rendre compte de notre course.

Placés dans notre légère voiture à deux roues, et tenant les rênes tour à tour, accompagnés d'un bon jeune garçon, assez sauvage, debout derrière nous, nous avons roulé à travers une contrée admirable, que Kniep saluait de son regard de peintre. Puis nous avons atteint la gorge de montagnes qu'on traverse à la volée sur une chaussée parfaitement unie, en côtoyant des rochers et des bois du plus bel aspect. A la fin, dans les environs d'*Alla Cava*, Kniep ne put se tenir de jeter sur le papier l'esquisse nette et caractéristique d'une superbe montagne qui se dessinait vivement sur le ciel en face de nous, sans omettre les côtés et le pied de cette hauteur. Nous y prîmes plaisir tous deux, comme au début de notre association. Une esquisse du même genre fut prise le soir, des fenêtres de Salerne. Elle me dispensera de décrire une contrée unique par sa grâce et sa fertilité. Qui n'aurait pas aimé à étudier dans cette ville, à l'époque où florissait son université?

De grand matin, nous roulâmes sur des chemins non frayés, souvent marécageux, jusqu'à deux montagnes de belle forme; nous traversâmes des ruisseaux et des marécages, où des buffles, qui avaient l'air d'hippopotames, nous regardaient fixement de leurs yeux sauvages, rouges comme du sang. La contrée était toujours plus unie et plus déserte, la rareté des habitations annonçait une chétive agriculture. Enfin, ne sachant trop si nous traversions des rochers ou des ruines, nous pûmes reconnaître dans quelques grandes masses, allongées, quadrangulaires, que nous avions déjà remarquées de loin, les temples et les monuments qui restaient d'une ville jadis florissante. Kniep, qui avait déjà esquissé en chemin les deux pittoresques montagnes calcaires, chercha vite un point de vue d'où il pût saisir et rendre le caractère propre de cette contrée, qui n'a rien absolument de pittoresque.

Pendant ce temps je me fis promener par un homme du pays dans ces constructions. La première impression ne pouvait exciter que l'étonnement. Je me trouvais dans un monde tout à fait étranger: car, de même que les siècles se développent en

passant du sévère au gracieux, ils développent l'homme avec eux, et même ils le produisent de la sorte. Maintenant nos yeux et, par eux, tous nos instincts sont portés vers une architecture plus svelte; ils y sont façonnés, en sorte que ces colonnes massives, tronquées, coniques, pressées les unes contre les autres, nous sont odieuses et même formidables. Mais je me remis bientôt, je me rappelai l'histoire de l'art, je songeai à l'époque dont l'esprit trouvait cette architecture convenable, je me représentai le style sévère de la plastique, et en moins d'une heure je me sentis familiarisé; je rendis grâce au génie d'avoir permis que je visse de mes yeux ces restes si bien conservés, puisqu'une figure ne peut en donner l'idée. Car, dans un plan architectural, ils paraissent plus élégants, et, présentés en perspective, plus lourds qu'ils ne sont. C'est seulement quand on circule alentour et au travers qu'on leur communique une véritable vie; on sent cette vie ressortir de leur masse, selon le dessein et l'œuvre de l'architecte. C'est ainsi que j'ai passé tout le jour, tandis que Kniep travaillait sans relâche à nous fournir les plus fidèles esquisses. Que je fus heureux d'être délivré à cet égard de tout souci et de posséder pour la mémoire des secours si sûrs! Par malheur, il n'y avait aucun moyen de passer la nuit dans ce lieu: nous retournâmes à Salerne, et, le lendemain, nous partîmes de bonne heure pour Naples. Le Vésuve, vu par derrière, dans la plus fertile contrée, des peupliers, pyramides colossales, bordant la chaussée au premier plan, offraient un agréable tableau, dont nous jouîmes en faisant une courte halte. Nous atteignîmes ensuite une hauteur, et le plus grand spectacle s'offrit à nos regards. Naples, dans sa magnificence, les maisons étalées, dans l'espace de plusieurs milles, sur la plage unie du golfe, les promontoires, les langues de terre, les parois de rochers, puis les îles, et, derrière, la mer, offraient un tableau ravissant. Un chant sauvage, ou plutôt un cri, un hurlement de joie, que poussa notre jeune garçon, me saisit et me troubla. Je le tançai vivement. Il n'avait encore entendu de nous aucunes paroles dures, car c'était un fort bon jeune homme. Il resta un moment sans branler, puis il me frappa doucement sur l'épaule, étendit entre nous son bras droit, en élevant son index, et me dit: *Signor, per-*

donate! questa è la mia patria! c'est-à-dire : « Monsieur, pardonnez-moi, c'est ma patrie ! » Et ce fut pour moi une seconde surprise, et le pauvre enfant du Nord sentit dans ses yeux quelque chose comme des larmes.

Naples, 25 mars 1787.

Je voyais que Kniep était fort content de m'accompagner en Sicile, cependant je pouvais remarquer qu'il laissait à regret quelque chose derrière lui. Sa franchise ne me laissa pas ignorer longtemps qu'il avait une tendre et fidèle amie. La manière dont ils avaient fait connaissance est une histoire assez agréable; et, jusqu'à ce jour, la conduite de la jeune fille prévenait en sa faveur. Mais il voulut aussi me faire voir comme elle était jolie. Il prit ses mesures pour cela, et de manière à me faire jouir en même temps d'une des plus belles vues de Naples. Il me conduisit sur la terrasse d'une maison d'où l'on pouvait voir surtout la partie inférieure de la ville, jusqu'au Môle, le golfe, la côte de Sorrente; tout ce qui était au delà à droite se déplaçait de la façon la plus singulière, comme on ne le verra guère que de ce point-là. Naples est partout beau et magnifique.

Tandis que nous admirions cette vue, une très-jolie tête parut d'en bas à l'improviste, quoiqu'elle fût attendue : car une ouverture formant un carré long, et qui peut être fermée par une trappe, est la seule entrée de ces plates-formes. Et quand le petit ange se fut montré tout entier, je me rappelai que d'anciens artistes représentent ainsi l'Annonciation, et que l'ange monte aussi par une trappe. Celui-ci avait réellement une très-jolie tournure, un joli visage et des manières aimables et naturelles. Je fus charmé de voir sous ce ciel admirable, en présence de cette incomparable contrée, mon nouvel ami si heureux. Il m'avoua, quand elle se fut retirée, qu'il avait souffert jusqu'alors une pauvreté volontaire, parce qu'il avait en même temps joui de l'amour de cette jeune fille et appris à connaître ses goûts modérés. Maintenant ses perspectives plus avantageuses et une situation plus large avaient surtout du prix à ses yeux, parce qu'elles lui permettraient de préparer aussi à sa bien-aimée des jours meilleurs.

Après cette agréable aventure, je me suis promené au bord de la mer. J'étais paisible et joyeux, et il m'est venu sur la bota-

rique une bonne inspiration. Je vous prie de dire à Herder que je viendrai bientôt à bout de la plante primitive. Je crains seulement que personne ne veuille y reconnaître le reste du règne végétal. Ma fameuse doctrine des cotylédons est tellement sublimée, qu'il sera difficile qu'on aille jamais plus loin.

Naples, 26 mars 1787.

Cette lettre partira demain. Jeudi 29, je m'embarquerai enfin pour Palerme sur la corvette que, dans mon ignorance de la marine, j'avais élevée au rang de frégate. L'incertitude de ce départ a troublé une partie de mon séjour ici. Maintenant que ma résolution est prise, je suis plus tranquille. Ce voyage est bon et même nécessaire à ma manière de sentir. La Sicile me signale l'Asie et l'Afrique, et ce n'est pas peu de chose de se trouver dans le centre merveilleux vers lequel sont dirigés tant de rayons de l'histoire du monde. J'ai traité Naples à sa manière; je n'ai été rien moins que laborieux: cependant j'ai beaucoup vu, et je me suis fait une idée générale du pays, des habitants et des choses. Au retour, je recueillerai encore quelques observations, mais quelques-unes seulement, car il faut que je sois revenu à Rome avant le 29 juin. Si je laisse passer la semaine sainte, je veux du moins célébrer à Rome la fête de saint Pierre. Il ne faut pas que mon voyage en Sicile me détourne trop de mon premier dessein.

Avant-hier nous eûmes un violent orage, accompagné d'éclairs, de tonnerres et de fortes averses. Aujourd'hui le temps s'est éclairci. Il souffle une admirable tramontane. Si elle persiste, notre passage sera des plus rapides. J'allai hier avec mon compagnon de voyage visiter notre vaisseau et la petite chambre qui doit nous recevoir. Il me manquait de savoir ce que c'est qu'un voyage sur mer. Cette petite traversée, peut-être une navigation autour des côtes, aideront mon imagination et agrandiront pour moi le monde. Le capitaine est un joyeux jeune homme, le vaisseau est fort propre et fort joli. Il a été construit en Amérique. C'est un bon voilier.

Ici tout commence à verdir. En Sicile, je trouverai la campagne encore plus avancée. Quand vous recevrez cette lettre, j'en serai au retour et j'aurai quitté la Trinacrie. Voilà l'homme!

Ses pensées se portent toujours en avant ou en arrière : je n'ai pas encore été là-bas et déjà je suis de retour auprès de vous. Ne m'imputez pas le désordre de cette lettre : je suis interrompu à tout moment, et je voudrais pourtant remplir cette feuille jusqu'au bout. Je viens d'avoir la visite du marquis Berio, jeune homme qui paraît fort instruit. Il voulait connaître l'auteur de *Werther*. En général on montre ici beaucoup d'empressement et de goût pour l'étude et le savoir. Mais ils sont trop heureux pour suivre le bon chemin. Si j'avais plus de temps, je leur en donnerais volontiers davantage. Ces quatre semaines... que sont-elles en présence de cet immense tourbillon ! Et maintenant adieu ! Dans ce voyage, j'apprends à voyager. Est-ce que j'apprends à vivre ? Je l'ignore. Les hommes qui paraissent le savoir sont trop différents de moi dans leur conduite pour que je puisse prétendre à ce talent. Adieu ! aimez-moi, comme je pense à vous de cœur.

Naples, 28 mars 1787.

Je passe tous ces jours à faire mes paquets et mes adieux, à m'arranger, à compter, à compléter, à préparer. Ce sont des jours absolument perdus. Le prince de Waldeck, quand j'ai pris congé de lui, m'a donné un nouveau sujet d'inquiétude. Il ne parlait de rien moins que de m'arranger à mon retour pour l'accompagner en Grèce et en Dalmatie. Lorsqu'une fois on se lance dans le monde et qu'on s'y engage, on doit prendre garde de se laisser entraîner ou même égarer. Je suis incapable d'ajouter un mot.

Naples, 29 mars.

Depuis quelques jours le temps était devenu incertain. Nous voilà au jour fixé pour notre départ, et le temps est aussi beau que possible. La plus belle tramontane, un ciel pur et brillant, sous lequel on est impatient de courir le monde. J'adresse encore un fidèle adieu à tous les amis de Weimar et de Gotha ! Que votre amour m'accompagne ! J'en aurai toujours besoin. Cette nuit, je me revoyais en songe au milieu de mes occupations habituelles. Il paraît que ma barque de faisans ne pourra aborder que chez vous. Puisse-t-elle revenir avec une riche cargaison !

SICILE.

En mer, jeudi 29 mars 1787.

Nous n'avons pas eu, comme au dernier départ du paquebot, un bon vent frais du nord-est, mais au contraire un vent tiède de sud-est le plus défavorable qu'il soit possible d'avoir, et nous avons appris comme le navigateur dépend des caprices du temps et du vent. Nous avons passé avec impatience toute la matinée soit sur le rivage soit au café ; enfin nous nous sommes embarqués à midi, et le beau temps nous a permis de jouir du plus admirable coup d'œil. La corvette était à l'ancre non loin du Môle, avec un soleil clair, une atmosphère vaporeuse. Les rochers ombrés de Sorrente, du plus beau bleu, Naples vivant et resplendissant, brillant de toutes les couleurs. C'est seulement au coucher du soleil que le bâtiment s'est mis en marche, et il n'avancait que lentement. Le vent contraire nous a poussés vers le Pausilippe et au delà du cap. Le vaisseau a cheminé doucement toute la nuit. Il est pourvu de jolies chambrettes et de lits séparés. La société est décente et gaie. Ce sont des chanteurs et des danseurs engagés pour Palerme.

En mer, vendredi 30 mars.

Au point du jour, nous nous sommes trouvés entre Ischia et Capri, à un mille environ de celle-ci. Le soleil se levait avec magnificence derrière les montagnes de Capri et le cap Minerve. Kniep a dessiné diligemment les contours des côtes et des îles, et leurs différents aspects. La lenteur de notre marche favorisait son travail. Nous avons continué notre route par un vent faible. Nous avons perdu de vue le Vésuve vers quatre heures ; on voyait encore Ischia et le cap Minerve. A leur tour, ils ont disparu vers le soir. Le soleil s'est couché dans la mer, enveloppé de nuages et d'une longue couche vaporeuse, qui avait plusieurs milles d'étendue. On ne voyait que lumières pourpres. Kniep a aussi esquissé ce phénomène. Toute terre avait disparu ; l'horizon était un cercle d'eau ; une nuit brillante, un clair de lune admirable.